

# JEAN LE SOLDAT

Il y avait autrefois un garçon de bonne famille sans patimoine, un brave soldat nommé Jean. Après avoir passé huit ans au service selon les prescriptions de la loi, il se réengagea pour huit ans, puis pour huit ans encore. A la fin de ces vingt-quatre années, on le congédia, et il quitta son bataillon, en gagnant pour tout bien une livre de pain et six maravédis.

"Oui, se disait-il, en cheminant le long de la grande route : une livre de pain et six maravédis, voilà ce que j'ai gagné à servir le roi pendant vingt-quatre ans. Mais à la garde de Dieu. A quoi bon récriminer ? Je me ferais du mauvais sang."

En ce temps-là, Notre-Seigneur voyageait de par le monde avec saint Pierre. Ils rencontrèrent, chemin faisant, le pauvre soldat, et saint Pierre lui demanda l'aumône.

"Que puis-je vous donner ? répliqua Jean ; moi qui ai servi le roi pendant vingt-quatre ans et qui n'ai gagné qu'une livre de pain et six maravédis."

Comme Pierre insistait, le charitable Jean tira son couteau, fit de son pain trois parts, et en donna deux aux deux voyageurs.

Un peu plus loin, il les rencontra de nouveau, et, de nouveau, Pierre lui demanda l'aumône.

"Il me semble, dit-il, que je vous ai déjà donné, et que je reconnais cette tête chauve. Mais à la garde de Dieu ! Je n'ai gagné à servir le roi pendant vingt-quatre ans qu'une livre de pain et six maravédis, et je vais partager avec vous le morceau qui me reste."

Ainsi fut fait. A quelques lieues de distance, nouvelle rencontre, et sollicitation de saint Pierre.

"Je jurerais bien, répliqua Jean, que je vous ai déjà donné. Mais à la garde de Dieu ! A servir le roi pendant vingt quatre ans, je n'ai gagné qu'une livre de pain et six maravédis, et je partagerai avec vous mon pécule."

A ces mots, il remit à saint Pierre quatre maravédis ; puis regardant ce qui lui restait :

"Que faire, dit-il, avec ces deux maravédis ? Il faut que je tâche de me procurer du travail, et que je me réjouisse si j'ai de quoi manger."

— Maître, dit saint Pierre à Notre-Seigneur, ne ferez-vous pas quelque chose pour ce pauvre homme qui a partagé avec nous son pain et son denier ?

— Oui, répliqua Notre-Seigneur, demande-lui ce qu'il désire.

Jean, après de sérieuses réflexions, répondit :

"Voilà mon sac vide ; je désirerais y faire entrer tout ce que je voudrai."

— Ainsi soit, dit Notre-Seigneur.

Quelques instants après, en traversant un village, Jean remarqua à la devanture d'une boutique un pain blanc comme neige et un saucisson appétissant.

"Dans mon sac ! s'écria-t-il d'un ton impérieux."

Aussitôt le pain roule vers lui comme une roue de voiture, et, le saucisson glisse comme une couleur.

Le maître de la boutique et son fils courent après celui qui d'une façon si étrange leur enlève leur bien.

Mais Jean, avec un appétit féroce, avait déjà dévoré tout ce qui était si promptement entré dans son sac.

Le soir, il arriva dans un village où il devait passer la nuit, et il s'en va à la municipalité demander un billet de logement.

"Je suis, dit-il à l'alcade un pauvre soldat. J'ai servi le roi pendant vingt quatre ans, et n'ai gagné qu'une livre de pain et six maravédis."

— Je peux te loger, répond l'alcade

dans une belle maison, où personne n'ose entrer, parce qu'elle est hantée par un affreux revenant. Si tu n'as pas peur, tu serais très bien là. Tu trouverais près de toi d'excellentes provisions ; car cet homme, qui revient chaque nuit dans son ancienne demeure, était très riche.

— C'est bon, s'écria Jean, je ne demande pas un autre logis. Je n'ai pas peur. Celui-là me plaît."

Et il entre dans la maison abandonnée, et il a la joie d'y trouver une cave et une salle à manger bien garnies.

Pour se fortifier contre le péril des apparitions nocturnes, après avoir allumé une chandelle, il découpe un solide morceau de lard et savoure une ample cruche de vin.

Comme il était ainsi agréablement occupé, il entend une voix qui criait dans la cheminée :

"Tomberai-je ?

— Tombe si tu veux, répond Jean déjà un peu échauffé par le vin. Un soldat qui pendant vingt quatre ans a servi le roi pour gagner une livre de pain et six maravédis, n'a rien à craindre."

Au même instant, il voit tomber sur le parquet une jambe d'homme.

"Désires-tu être enterrée ?" demande le soldat en vidant de nouveau son verre.

Du bout d'un doigt de pied la jambe fait un signe négatif. De nouveau la voix cria :

"Tomberai-je ?

— Tombe si tu veux, répond Jean. Celui qui a servi le roi pendant vingt-quatre ans ne craint rien."

Alors il voit tomber par la cheminée une seconde jambe, puis un torse et des bras, puis une tête, qui s'ajuste sur ces membres, qui se rejoignent, et devant lui apparaît, debout, le malheureux qui est mort poursuivi par la justice.

"Jean le soldat, dit-il d'une voix qu'on ne peut entendre sans un saisissement de terreur, je vois que tu es brave."

— C'est vrai, répond Jean. Je ne crains rien. Mais que peut-il craindre celui qui pendant vingt-quatre ans a servi le roi pour une livre de pain et six maravédis ?

— Ne t'inquiète pas de ta pauvreté. Si tu veux faire ce que je désire pour sauver mon âme, tu seras riche. Le veux-tu ?

— Certainement. Je suis prêt à relier vos quatre membres pour qu'ils ne se séparent plus.

— Par malheur, il me semble que tu es ivre.

— Non, non. Il y a trois degrés dans l'ivresse. Je n'en suis encore qu'au premier.

— Eh bien, suis-moi."

Jean se leva un peu en trébuchant et prit la chandelle. Mais le squelette allongeant un bras pareil à une pique éteignit cette lumière de ménage. Il n'en avait pas besoin. Ses yeux flamboyants comme deux fourneaux de forge.

Il descendit à la cave et dit au soldat :

"Prends cette pioche et creuse en cet endroit le sol."

— Creusez si cela vous plaît, répliqua Jean. J'ai, pendant vingt-quatre ans, servi le roi pour gagner une livre de pain et six maravédis. Je ne veux pas servir un autre maître, qui ne me donnera peut-être pas cela.

Le spectre prit la pioche, creusa le sol, en tira successivement trois lourdes cruches et dit à Jean :

"Voici une cruche pleine de menues pièces de monnaie, tu les distribueras aux pauvres ; celle-ci, pleine d'argent, sera employée à faire dire des prières pour le repos de mon âme. Cette troisième, pleine d'or, sera pour toi, si tu me promets de faire ponctuellement des deux autres l'usage que je t'ai dit."

— Soyez sans crainte, seigneur, répliqua Jean. Pour gagner une livre de pain et six maravédis, j'ai fidèlement servi le roi, pendant vingt-quatre

ans, comment, pour la récompense que vous m'offrez, n'accomplirais-je pas vos ordres ?

Jean accomplit scrupuleusement la tâche qui lui était imposée, et, avec la somme qui lui était donnée, acquit un domaine considérable.

Mais qui n'était pas content ? C'était Lucifer, qui comptait s'emparer de l'âme du revenant, et qui perdait cette âme sauvée par les prières des pauvres et de l'Eglise. Lucifer voulait se venger de Jean.

Un petit diabolin, très vif et très rusé, promit de lui amener le coupable.

"Si tu réussis à accomplir cette promesse, s'écria Satan tout joyeux, je te donnerai un bel assortiment de bijoux et de parures pour pervertir les filles d'Eve et des cartes et du vin pour corrompre les fils d'Adam."

Un matin, le petit diable va trouver le soldat assis tranquillement dans son jardin.

"Bonjour, seigneur Jean, dit-il."

— Bonjour, mon petit homme. Tu es bien laid. Mais cela m'amuse de te regarder. Veux-tu fumer ?

— Non. Je ne fume pas.

— Veux-tu boire un coup ?

— Non. Je ne bois pas.

— Pourquoi donc viens-tu me voir ?

— Pour vous emmener avec moi.

— Très bien. Il ne m'est pas difficile de t'accompagner. Je n'ai pas servi

vingt-quatre ans pour me retirer devant un petit ennemi comme toi. Jean le soldat ne craint rien. Mais, pour faire le long voyage où tu veux m'emmener, il me faut des provisions. Pendant que je vais les chercher, amuse-toi à monter sur ce figuier et à cueillir quelques-uns de ses beaux fruits."

Le diabolin, qui était gourmand, se hâta de profiter de cette invitation. Jean revint, tenant à la main son instrument de salut, et cria :

"Dans mon sac."

En jurant, en hurlant, en faisant d'affreuses contorsions, le diable fut forcé d'entrer dans le sac terrible.

Jean prit une barre de fer et se mit à frapper sur le captif de façon à lui briser les os. Puis il le lâcha.

Satan eut un accès de rage effroyable en voyant le douloureux état de son favori.

"Par les cornes de la lune ! s'écria-t-il, cet orgueilleux soldat me payera les injures qu'il m'a faites. Je vais moi-même le chercher."

Jean, qui s'attendait à cette visite, se tenait sur le seuil de sa porte avec son sac à la main, et, lorsqu'il vit apparaître Lucifer lançant du feu par les yeux et des fusées par la bouche, il lui dit tranquillement :

"Vous savez que je ne crains rien."

— Tu vas voir, méchant fanfaron, répondit Satan, dans quel coin de l'enfer je vais te placer."

— Ah ! vraiment ! C'est moi qui ai la prétention de te donner un bon logis."

— Toi, vil insecte ?

— Oui, toi tout entier, avec ta queue et tes cornes."

— Assez de fanfaronnades, s'écria le roi des enfers en étendant vers le soldat ses grands bras avec ses grandes griffes."

— Dans mon sac ! s'écria Jean.

Le diable en vain essaya de se sauver, lutta, se débattit. En beuglant et en mugissant, il fut forcé de se rendre.

Jean prit un lourd marteau et se mit de toutes ses forces à frapper sur lui, de telle sorte qu'il l'aplatit comme une feuille de papier. Quand il fut fatigué, il lui dit :

"En voilà assez pour aujourd'hui ; mais rappelle-toi que si tu t'avisés de revenir ici, aussi vrai que j'ai servi le roi pendant vingt-quatre ans pour une livre de pain et six maravédis, je t'arrache ta queue, tes cornes, tes griffes, et nous verrons ensuite à qui tu feras peur."

Quand les démons virent leur chef disloqué, aplati, et traînant la queue entre les jambes, comme un chien accablé de coups de bâton, ils s'écrièrent avec fureur :

"Que faut-il faire ?

— Il faut, répondit-il, faire venir des serruriers pour mettre des verrous à toutes nos portes et des maçons pour boucher toutes les ouvertures de l'enfer, afin que l'abominable Jean ne puisse venir jusqu'à nous."

Jean n'avait nul envie d'aller de ce côté. Lorsqu'il sentit peser sur lui la main de la mort, il prit son sac et se dirigea vers le paradis.

A la porte du célestes séjour était saint Pierre, qui lui dit :

"Holà, ami, où vas-tu ?

— Vous le voyez, répondit tranquillement le soldat, laissez-moi entrer."

— Eh ! mon gaillard, n'entre pas ici qui veut. Voyons un peu quels sont tes mérites."

— J'ai servi le roi pendant vingt-quatre ans pour une livre de pain et six maravédis. N'est-ce pas une assez belle action ? Qu'en pensez-vous ?

— Mon ami, cela ne suffit pas."

— Ah ! cela ne suffit pas, nous allons voir."

En disant ces mots le vieux soldat s'avancera résolument. Saint-Pierre l'arrêta.

"Dans mon sac ! s'écria Jean."

— Oh ! Jean, dit le gardien du paradis, songe au respect que tu me dois."

"Dans mon sac ! répéta Jean."

Et saint Pierre est obligé d'entrer dans le sac...

"Pense donc, dit-il, que voilà les portes du paradis ouvertes, et si je ne suis pas là pour les défendre, tout le monde peut entrer."

— C'est précisément ce que je désire, répond le soldat, entrant la tête haute. Croyez-vous que le vieux troupière qui, pour une livre de pain et six maravédis, a servi le roi pendant vingt-quatre ans, ne mérite pas d'avoir ici une bonne retraite ?

XAVIER MARMIER.

## UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

jno

P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

